

Naissance de l'ethnologie et émergence de la muséologie au Québec (1936-1945). De l'« autre » au « soi »

The Birth of ethnology and the emergence of museology in Québec (1936-1945). From the « alter » to the « ego »

Yves Bergeron

Volume 3, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201707ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201707ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, Y. (2005). Naissance de l'ethnologie et émergence de la muséologie au Québec (1936-1945). De l'« autre » au « soi ». *Rabaska*, 3, 7–30.
<https://doi.org/10.7202/201707ar>

Article abstract

Although the *Archives de Folklore* didn't officially appear until 1944, we know that the creation of an ethnology programme in Québec began with the second *Congrès de la langue française* in 1937. In Paris, the first national museography conference was held in 1937 at the same time as the World's Fair and also the first international folklore conference, during which Georges Henri Rivière announced the creation of the *Musée des arts et traditions populaires*. In Québec, the 1930s were a decade of major changes. The political climate favoured the birth of a nationalist movement whose theme was « a French spirit (esprit français) through our language, our laws, our way of life ». This is the context in which Laval University became the scene for a new interpretation of the collective memory. While European ethnologists and museologists believed that even the most singular objects represented the collective memory, Québécois folklorists and ethnologists, led by Luc Lacourcière, held the point of view that French culture in North America was preserved in the folktales, legends, folksongs and other traditions inherited from pre-revolutionary France. This is why they concentrated on intangible culture, believing it was urgent to collect disappearing traditions. At a time when ethnology was coming into its own as a discipline, the University chose to neglect its ethnological collections and abandon its museums in order to collect the French folk traditions of North America. This article shows how the new perspectives of folklore and ethnology transformed Québec museology between 1937 and 1945. We will also show how these transformations resonated fifty years later as an echo of the baby boom, where a search for identity inspired folklorists and museologists in different ways in Québec and Europe. In each case, material and intangible objects were used to construct a new collective memory. A look at the history of collections will shed light on the search for the collective memory of francophone communities in North America. The article will also explore the close ties that link nationalism and folklore.

Articles

Naissance de l'ethnologie et émergence de la muséologie au Québec (1936-1945). De l'« autre » au « soi »

YVES BERGERON

Musée de la civilisation, Québec

*À Michel Colardelle,
conservateur général du patrimoine,
directeur du Musée des arts et traditions populaires
et de la Mission pour le Musée national
des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille.*

Mise en contexte

En 2002, le conservateur général et directeur du Musée national des arts et traditions populaires de Paris, Michel Colardelle, annonçait la tenue en 2003 d'un colloque sur le thème « Du folklore à l'ethnologie. Institutions, musées, idées en France et en Europe de 1936 à 1945¹ ». Le Musée des ATP souhaitait alors explorer cette période trouble que représente notamment la seconde guerre mondiale en Europe. Les musées d'ethnographie sont alors particulièrement concernés par les idéologies nationalistes. Cette association entre muséologie et nationalisme va influencer de différentes manières le développement des musées. Pour le Musée des ATP, ce colloque représente alors une occasion de lever le voile sur une période trouble de l'histoire de l'ethnologie et de la muséologie en Europe.

Ce colloque débordait largement le cadre du Musée des ATP, car cette période historique représente un tournant dans la carrière de Georges Henri Rivière qui allait devenir l'un des plus grands muséologues du XX^e siècle. Il est bien sûr l'un des fondateurs du Conseil international des musées (ICOM)², mais on lui doit notamment la création du concept d'*écomusée* et de la *nouvelle*

1. Le colloque se déroula au Musée des arts et traditions populaires les 19, 20 et 21 mars 2003.

2. Voir Sid Ahmed Baghi, Patrick Boylan et Yani Herreman, *Histoire de l'ICOM* (1946-1996), Paris, ICOM, 1998, 103 p.

*muséologie*³. Mais l'œuvre de Rivière a également trouvé des échos en Amérique du Nord et plus particulièrement au Québec. Sa conception de l'ethnologie et de l'étude de la culture matérielle a inspiré le programme d'Arts et traditions populaires de l'Université Laval au début des années 1970. De plus, la vision de la nouvelle muséologie de Rivière a rapidement pris forme dans de nombreux musées québécois⁴ au cours de la décennie 1970. C'est pourquoi le colloque organisé par le Musée des ATP en 2003 représentait une occasion de revisiter l'histoire de l'ethnologie et de la muséologie au Québec.

Ce colloque s'est ouvert le 19 mars 2003 par une manifestation des employés du Musée de l'Homme et du Musée des ATP. Le *Comité patrimoine et résistance* distribua à l'entrée du Musée deux documents portant les titres suivants : « Non à la destruction du Musée national des arts et traditions populaires » et « Honte à ces gouvernements qui osent détruire le Musée de l'Homme ». Les congressistes se trouvèrent alors plongés en plein conflit. Il ne s'agissait pas d'un simple colloque, nous comprenions que nous vivions un événement marquant. Ce colloque serait probablement l'un des derniers événements majeurs avant la fermeture définitive de ce musée.

Le recul du temps permet de constater que le directeur des ATP avait en quelque sorte mis en scène un rite de passage pour ce musée en voie de fermer ses portes au profit du projet du Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille⁵. Un problème qui avait toujours été écarté refaisait soudainement surface. Georges Henri Rivière avait-il collaboré avec les Allemands pendant l'Occupation ? Le Musée des ATP avait-il servi les intérêts du nationalisme allemand et français ? Une chose est certaine, ces questions planaient depuis près d'un demi-siècle sur le Musée des ATP et sur l'ethnologie française. Il devenait essentiel de vider une fois pour toute cette question. Plusieurs chercheurs mirent en lumière les liens qui existaient au cours de cette période entre les musées d'ethnographie et le nationalisme. Les communications qui furent présentées permirent d'apporter un éclairage neuf sur cette période. Comme le rappelle, à juste titre, Nina Gorgus dans son ouvrage consacré à Georges Henri Rivière :

Sous le régime de Vichy et l'Occupation, de 1940 à 1944, les ATP connurent une revalorisation et un essor soutenus par la politique culturelle de Vichy. Le pays occupé avait absolument besoin de la France rurale pour construire son idéologie.

3. Voir François Mairesse, *Le Musée temple spectaculaire*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 2002, 215 p.

4. Rivière est notamment à l'origine des écomusées au Québec. Pierre Mayrand du département d'Histoire de l'art de l'UQAM a favorisé la diffusion de ce concept muséologique.

5. Voir *Réinventer un musée. Le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2002, 160 p.

Entre 1940 et 1942, en particulier, le maréchal Pétain voulait, par son projet de « Révolution nationale », donner à la France occupée une nouvelle identité culturelle qui s'appuyait avant tout sur la culture rurale. Les ATP, en tant qu'institution nationale, y contribuèrent dans les limites de leurs possibilités. Ils [*sic*] tenaient les ficelles. Comme pôle de référence pour les différentes institutions régionales et comme centre de recherche sur le folklore français, les ATP donnaient l'impression d'être fidèles à Pétain qui résumait l'identité française sous des slogans tels que « La terre, elle, ne ment pas », ou « Travail, Famille, Patrie ». Le microcosme de la famille paysanne devint le modèle de la société française dans son ensemble. Il n'était plus question de diversité culturelle et ethnique. En conséquence, ainsi que le constatait Christian Faure, le folklore paysan revalorisé pour la glorification de la culture rurale, servait de dénominateur commun aux enjeux scientifiques des ATP et à la politique culturelle de l'État.⁶

Mais le moment clé de cet événement fut sans aucun doute les questions concernant l'implication de Georges Henri Rivière avec les occupants allemands. On y apprit ce que tout le monde soupçonnait. Rivière, comme bien d'autres à l'époque, avait collaboré avec les autorités allemandes, mais, nuances, Rivière avait usé de sa position pour délivrer des ordres de mission à des ethnologues permettant ainsi à des résistants de circuler librement en France. « Rivière put ainsi, en accord avec Humeau, éviter à d'éminents scientifiques, comme Henri Lefebvre ou Albert Soboul, d'être poursuivis. D'après son propre témoignage, il établit plus de deux mille faux certificats de travail⁷ ».

Rivière avait donc joué sur les deux tableaux en se disant que de toute façon il n'avait pas le choix de collaborer avec les Allemands et qu'il valait mieux en tirer profit. Quelques mois après la libération de Paris, il pouvait ainsi poursuivre ses activités. Cependant, le projet de Musée des ATP, qui avait été annoncé avant la Deuxième Guerre, demanda trois décennies avant de se concrétiser au milieu des années 1970. Ce n'est probablement pas là un effet du hasard. Quoi qu'il en soit, Rivière refusa longtemps de parler de cette période trouble. Ses plus proches collaborateurs comme André Desvallées n'en surent jamais rien ou presque. Ce colloque devait dénouer un problème profond qui hantait l'ethnologie française depuis trop longtemps. Ne serait-ce que pour ça, le colloque des ATP de 2003 fut un moment historique.

Michel Colardelle avait demandé à deux Québécois de participer à ce colloque. Jean-Pierre Pichette, de l'Université de Sudbury, avait préparé une

6. Nina Gorgus, *Le Magicien des vitrines. Le muséologue Georges Henri Rivière*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 123-124.

7. *Ibid.*, p. 132.

communication sur Luc Lacourcière⁸. On a souvent évoqué les liens étroits entretenus entre le fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval et le travail des ethnologues français qui partageaient des intérêts communs pour l'étude de la culture populaire et plus particulièrement pour les traditions orales. Pichette a donc remis en contexte cette période de fondation des Archives de folklore. Pour ma part, on me demanda d'explorer les liens qui existaient au cours des années 1930 et 1940 entre l'ethnologie française et la muséologie au Québec. J'ai d'abord constaté qu'il existe des similitudes et des différences fondamentales entre la situation du Musée du Trocadéro qui devient alors le Musée de l'Homme et l'Université Laval, qui possède un musée d'ethnographie depuis le milieu du XIX^e siècle, au moment de l'apparition du premier programme de folklore en 1944. Une chose semble toutefois évidente, l'année 1937 représente un moment historique pour l'ethnologie et la muséologie tant en France qu'au Québec. J'ai suivi la trajectoire que prennent alors ces deux nouvelles disciplines au Québec. Je propose donc une relecture de cette période charnière qui s'est révélée déterminante pour le développement de l'ethnologie et de la muséologie.

L'histoire des collections et des musées au Québec

D'une certaine façon, on peut dire que l'histoire des collections et des musées au Québec reste à écrire. Malheureusement, peu de chercheurs se sont intéressés à cette dimension fondamentale du patrimoine québécois. C'est pourquoi on ignore trop souvent qu'il existe des liens étroits entre la muséologie et l'ethnologie au Québec⁹. En fait, l'apparition du premier programme universitaire d'ethnologie a eu des incidences fondamentales sur le développement du réseau des musées au Québec. La période qui s'étend de 1936 à 1945 a été profondément déterminante à la fois pour l'ethnologie et la muséologie québécoises.

On peut se demander pourquoi les muséologues québécois se sont peu intéressés à cette période. Il semble que cette situation s'explique par deux facteurs majeurs. Comme on pourra le constater, le premier et le second sont intimement liés. Dans un premier temps, rappelons que les ethnologues qui se sont penchés sur l'histoire de la discipline au Québec ont souvent ignoré les liens qui existaient entre l'ethnologie et la muséologie comme si ces deux disciplines étaient antinomiques. Dans l'œuvre de celui qui est considéré comme le premier ethnologue québécois, Marius Barbeau, ils ont surtout

8. Jean-Pierre Pichette, « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval (1936-1944). Autopsie d'une convergence », *Rabaska*, vol. 2, Québec, Société québécoise d'ethnologie, 2004, p. 11-29.

9. Yves Bergeron, « Le Complexe des musées d'ethnographie et d'ethnologie au Québec, 1967-2002 », *Ethnologues*, « Musées / Museums », vol. 24, n° 2, 2002, p. 47-77.

retenu ses travaux de folkloriste alors que Barbeau était avant tout rattaché au Musée de l'Homme du Canada. Dans un second temps, il faut savoir que la formation universitaire en muséologie n'est apparue au Québec qu'au tournant des années 1990. C'est donc dire qu'il y a peu de temps que les universités québécoises offrent des études de deuxième et de troisième cycles en muséologie. Bien sûr, les départements d'histoire de l'art forment depuis toujours des conservateurs qui œuvrent dans les musées d'art du Québec, mais la situation se révèle plus complexe dans le cas des musées d'histoire et d'ethnologie qui représentent près de 75 % des musées au Québec. Dans les faits, on retrouve depuis le début des années 1990 de jeunes conservateurs et conservatrices qui œuvrent dans des musées d'ethnologie sans avoir de véritable formation en ethnologie. Ça peut sembler étonnant, mais il faut savoir que les programmes d'études supérieures en muséologie forment avant tout des professionnels de la communication. Certains étudiants disposent parfois d'une formation de premier cycle en ethnologie, en archéologie, en histoire ou en histoire de l'art. Or, on constate que ces muséologues s'intéressent peu ou pas à l'histoire des collections car ils n'ont pas, dans la majorité des cas, les connaissances et l'intérêt pour explorer cette question. De plus, on doit reconnaître qu'il existe un fossé important entre les musées et les universités. La muséologie comme discipline autonome commence à peine à être reconnue. C'est pourquoi jusqu'à tout récemment les universitaires se sont peu intéressés à l'histoire des collections. Cependant, le succès et le rayonnement international de certains musées comme le Musée de la civilisation de Québec a permis d'amorcer un changement de perception chez les universitaires. Il faut ajouter à ce contexte l'intérêt récent pour l'étude du patrimoine dans les universités. À cet égard, rappelons que la ministre de la Culture et des communications du Québec a mis sur pied en 1999 un Groupe-conseil sous la présidence du directeur du Musée de la civilisation, Roland Arpin. La publication à l'automne 2000 de ce rapport intitulé *Notre patrimoine, un présent du passé*¹⁰ présente une série de recommandations qui concernent à la fois le ministère de la Culture et des communications et le réseau des universités. Depuis le dépôt de ce rapport, deux universités québécoises ont créé un Institut du patrimoine culturel¹¹. De plus, le projet de politique du patrimoine a eu pour effet d'attirer l'attention de nombreux chercheurs qui se penchent maintenant sur l'histoire du patrimoine culturel matériel et immatériel.

10. *Un présent du passé. Proposition de politique du patrimoine culturel déposée à Agnès Maltais, ministre de la Culture et des communications du Québec*, Québec, Groupe-conseil sur la politique du patrimoine culturel, 2000, 240 p.

11. L'Université Laval (2000) et l'Université du Québec à Montréal (2002).

La redécouverte d'une collection fondatrice pour la muséologie québécoise

À titre de conservateur en chef du Musée du Séminaire de Québec de 1991 à 1995, je me suis consacré à l'étude de ces collections qui se sont développées pendant plus de trois siècles au Séminaire et plus particulièrement avec la création de l'Université Laval en 1852. Je me suis alors fixé comme objectif de retracer le sens de ces collections qui servaient notamment à l'enseignement. J'ai consacré un premier ouvrage à l'histoire de ces collections en 1996. Ce texte de synthèse accompagnait l'exposition permanente du Musée de l'Amérique française consacrée à l'histoire des collections du Séminaire et de l'Université¹². En 2002, j'ai entrepris dans une toute nouvelle perspective une relecture de l'histoire de ces collections. Dans l'ouvrage intitulé *Un patrimoine commun : les musées du Séminaire de Québec et de l'Université Laval*¹³, j'explore l'idée de création d'un musée national au Québec. Or, dans cette histoire des collections de l'Université, on retrouve dès 1867 un musée ethnologique qui a été fort important pendant près d'un siècle et qui disparaît curieusement au début des années 1940 au moment même où sont créées les Archives de folklore à l'Université Laval. On peut relever ici deux constatations fondamentales. La première étant que l'existence de ce musée demeure un des secrets les mieux gardés à l'Université Laval. La seconde constatation tient à la disparition de ce musée au moment même où l'Université Laval annonce son projet de créer les Archives de folklore et d'offrir des cours de folklore et d'ethnographie. Pour quelles raisons, les collections du musée ethnologique tombent-elles dans l'oubli au début des années 1940 alors même que l'on consacre l'ethnologie comme discipline scientifique ? Que sont devenues ces collections ? Quelle signification pouvaient-elles avoir pour l'Université ? Comme on pourra le constater en observant attentivement le contexte particulier qui prévaut à l'Université à la fin des années 1930, le folklore permet le développement d'une nouvelle relecture mémorielle de l'histoire culturelle du Québec. On observe par ailleurs que l'Université Laval abandonne alors les collections de son musée ethnologique pour consacrer ses énergies au folklore des francophones en Amérique du Nord de sorte que les collections de tradition orale remplacent bientôt les collections ethnographiques à l'Université Laval.

12. Yves Bergeron, *Trésors d'Amérique française*, Québec/Montréal, Musée de l'Amérique française/Fides, 1996, 120 p.

13. Yves Bergeron, *Un patrimoine commun : les musées du Séminaire de Québec et de l'Université Laval*, Québec, Musée de la civilisation, 2002, 214 p.

France, 1936-1945 : une période de changements

Dans son ouvrage consacré à Georges Henri Rivière, Nina Gorgus présente 1937 comme l'année qui marque la « vague du populaire » :

dans les années trente, l'ethnologie française enregistrait ses premiers succès sur la voie de l'institutionnalisation. Jamais encore les notions de folklore et d'arts et traditions populaires n'avaient été autant discutées, jamais encore l'urgence d'un musée pour la culture populaire française n'avait été défendue aussi massivement dans le public. Georges Henri Rivière était omniprésent sur la scène culturelle parisienne entre 1936 et 1938. Il ne s'épargnait aucune peine pour rendre son projet attrayant auprès des scientifiques et des politiques.¹⁴

Au cours des années trente, on observe en France une vague d'intérêt sans précédent pour le folklore. L'étude et la diffusion du folklore permettent alors de consolider les identités régionales au moment même où la crise économique frappe l'Europe. Cet engouement pour la culture populaire correspond aux intérêts des intellectuels de la gauche et du Front populaire qui dirigera la France de 1936 à 1938. Le Front populaire adoptera les congés payés et favorisera l'éducation populaire. Le projet d'un Musée des ATP à Paris et d'un réseau de musées de plein air dans les régions de France est alors en phase avec les valeurs sociétales du gouvernement. Comme le note Nina Gorgus :

L'ère du Front populaire a accompagné, et permis en partie, une étape importante de l'institutionnalisation de l'ethnologie française et de la muséalisation de la culture populaire. Les compagnons de lutte de Rivière étaient en majorité dans le camp non pas des conservateurs, mais des activistes et sympathisants des organisations de gauche. Pascal Ory y inclut Rivière et le définit comme un militant culturel du Front populaire.¹⁵

Il est indéniable, comme le démontre Gorgus, que le musée devient un médium privilégié pour le gouvernement. Rivière, tout comme le folkloriste André Varagnac, voit dans le projet d'un musée populaire le moyen par excellence pour sensibiliser la jeunesse au folklore (science du peuple). La jeunesse et la classe ouvrière représentent alors pour le gouvernement la « nouvelle société française ».

À l'occasion de l'exposition internationale de 1937, la France mise notamment sur le régionalisme et Rivière devient responsable des fêtes organisées dans le cadre du centre régional qui présente la diversité des cultures dans les provinces françaises. Il réalise par ailleurs l'exposition « La maison rurale en France » au Palais de Tokyo.

14. Nina Gorgus, *op. cit.*, p. 95 (voir chapitre 4, p. 95-119).

15. Nina Gorgus, *ibid.*, p. 96.

Dans le cadre de l'exposition universelle, Paris accueille le Congrès international de folklore. Cet événement donne lieu en 1938 à la première publication du Musée des ATP¹⁶. Rivière se retrouve alors au cœur d'un réseau international de chercheurs établis (Marc Bloch, Lucien Febvre, André Varagnac, Arnold Van Gennep). Le projet du futur Musée des ATP lui confère un statut particulier, car le musée devient le centre de diffusion des travaux des folkloristes et des ethnologues. Rivière définit les objectifs du Musée en 1938 :

Coordonner et développer l'étude scientifique du folklore ; constituer une documentation et des collections folkloriques ; publier et enseigner ; organiser le MNATP, faire des expositions, étudier les possibilités de création des musées de plein air, favoriser le développement des musées de terroir, en général concourir au maintien et au renouvellement du folklore français.¹⁷

L'intérêt pour le folklore et la culture populaire trouve alors son aboutissement dans un projet de musée qui se veut non pas simplement un lieu d'exposition, mais également un lieu de recherche et d'éducation populaire. Les valeurs qui animent alors Rivière vont donner naissance quelques décennies plus tard à ce qu'on appellera la nouvelle muséologie.

Sans jamais perdre de vue la création de son musée des arts et traditions populaires, Rivière enseigne le folklore à l'École du Louvre. Il poursuivra cet enseignement tout au long de sa carrière. Du folklore, il passera à l'ethnographie et à l'ethnologie de la France¹⁸.

Par ailleurs, on constate que l'étude du folklore en France comme ailleurs en Europe intègre à la fois le patrimoine matériel et immatériel. Les folkloristes et ethnologues considèrent en même temps l'objet et la place que ces objets occupent dans la culture populaire.

Alors que Rivière milite pour la création d'un Musée des arts et traditions populaires qui aura pour mandat de traiter de la culture française (le « soi »), les ethnologues français traiteront de l'« autre » à travers deux nouveaux musées : le Palais des colonies¹⁹ inauguré à l'occasion de l'exposition universelle de 1937 et le Musée de l'Homme²⁰ qui remplacera le Musée du

16. *Travaux du 1^{er} Congrès international de folklore*, Paris, 1938. Le Congrès comporte deux sections : 1- section de folklore descriptif, avec quatre sous-sections (civilisation matérielle; structures sociales; méthodologie; traditions et littératures orales); 2- section appliquée à la vie sociale, avec quatre sous-sections (art populaire, artisanat et costume; jeunesse et musées populaires de folklore; constructions modernes et folklore; musique, théâtre, danses et fêtes). Cité dans Nina Gorgus, *op. cit.*, n° 45, chapitre 4.

17. Nina Gorgus, *op. cit.*, p. 113.

18. Voir *La Muséologie selon Georges Henri Rivière. Cours de Muséologie/textes et témoignages*, Paris, Dunod, 1989, 402 p.

19. Voir *Le Palais des colonies. Histoire du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2002, 240 p.

20. Voir Nicolas Garnier, « Musée de l'Homme », dans *Les Musées parisiens. Histoire, architecture et décor*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 2004, p. 165-167.

Trocadéro en 1938²¹. Il est important de rappeler ici que le Musée de l'Homme annonce en 1937 la division de plus en plus marquée entre l'anthropologie et l'ethnologie française par la création du Musée des arts et traditions populaires.

Pendant ce temps au Québec

Le premier musée au Canada

En 1937, on compte peu de musées au Canada français. Le nouveau musée de la Province vient à peine d'ouvrir ses portes en 1933. L'Université Laval, qui accueille en 1937 le Deuxième Congrès de la langue française, dispose alors de onze musées²². Les collections de l'Université trouvent leur origine dans le premier musée canadien inauguré en 1806 au sein du Séminaire du Québec. Ce musée scientifique se développe véritablement à partir du moment où le Séminaire inaugure la première université française en 1852. Historiquement, le projet de création de l'Université Laval occupe une place fondamentale dans l'histoire de la muséologie au Canada français. Le développement de ces collections permet de comprendre pourquoi l'Université Laval abandonnera ces collections à la fin des années 1930 pour se tourner cette fois vers le folklore et l'ethnologie de l'Amérique française.

L'idée de créer une université française au Canada français apparaît pourtant dès la première moitié du XIX^e siècle. Très tôt, les élites francophones voient dans le système scolaire la possibilité de mener contre les conquérants un double combat dont l'enjeu est la domination et le triomphe de leur culture. À vrai dire, les Canadiens ne disposant que de peu de ressources, l'instruction des leurs se fait péniblement, tout comme celle des Britanniques. Le système scolaire ne sera pourtant organisé qu'en 1842 après l'Union du Haut et du Bas Canada.

Par ailleurs, l'existence de cinq établissements d'enseignement supérieur anglophones contribue à alimenter les attentes de la communauté francophone. Au milieu du XIX^e siècle, la création d'une université française pour les catholiques devient incontournable. Si le projet de créer une telle université refait surface à la suite de la rébellion des Patriotes en 1837-1838, il faut attendre 1849 pour que le Séminaire de Québec entreprenne des démarches afin d'obtenir les privilèges des collèges universitaires. Jérôme Demers, à qui l'on doit le premier musée du Séminaire en 1806, prépare avec Jean

21. En 1998, le gouvernement français a choisi de refondre certaines collections du Musée de l'Homme et du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie dans le projet du Musée du quai Branly. On peut lire à cet effet le texte suivant : Germain Viatte (directeur du projet scientifique), « Musée du Quai Branly », dans *Les Musées parisiens, op. cit.*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 2004, p.155-156.

22. Musée de peintures, Cabinet de physique, Musée de minéralogie, Musée de géologie, Musée de botanique, Musée de zoologie, Musée des invertébrés, Musée ethnologique, Musée religieux, Musée de numismatique et Musée de médecine.

Holmes et Louis-Jacques Casault le projet d'une université à Québec. Le Séminaire dispose alors d'avantages indéniables. La bibliothèque comporte plus de 10 000 livres consacrés à la théologie, la littérature, la philosophie, ainsi qu'aux sciences et à la médecine. De plus, on retrouve également au Séminaire un cabinet de physique et des collections de sciences naturelles. Ces ressources s'avèrent précieuses dans l'esprit des intellectuels du XIX^e siècle. En fait, le Séminaire s'inscrit dans la tradition des cabinets de curiosité du XVI^e et du XVII^e siècle. On y rassemble des collections dans une perspective encyclopédique en entremêlant à la fois les œuvres d'art, les objets ethnographiques, les antiquités, les curiosités et les spécimens de science naturelle.

Le projet d'université met plusieurs années à se concrétiser en raison des luttes que se livrent à ce sujet les évêchés de Montréal et de Québec. La situation financière du Séminaire de Québec étant jugée relativement solide, on lui donne finalement raison en 1852. Ainsi, à l'automne de cette même année, le supérieur du Séminaire, l'abbé Louis-Jacques Casault, rédige les règlements de l'Université en l'absence de l'abbé Holmes, décédé au mois de juin 1852, qui avait conçu un projet « d'instruction destiné à transformer le Canada », avec comme clé de voûte « une université catholique qui deviendrait un foyer de lumières²³ ».

Les collections : sources de lumières

Quelques années après l'inauguration officielle de l'Université, on compte pas moins de neuf musées renfermant des collections destinées à la recherche et à l'enseignement : un Cabinet de physique, un Musée de zoologie, un Musée de botanique, un Musée de minéralogie et de géologie, un Musée médical, un Musée de peintures, un Musée de numismatique, un Musée ethnologique et un Musée religieux. Si les musées occupent une place importante au sein de la nouvelle université, on doit également reconnaître que les collections scientifiques occupent la place centrale. Pour bien comprendre le poids relatif de ces collections, il faut se replacer dans le contexte de l'époque. La Grande-Bretagne étend alors son empire aux quatre coins du monde. Elle est à l'avant-garde de la révolution industrielle. En 1851, on présente à Londres la première grande exposition universelle et le *Crystal Palace* devient le symbole de la modernité et du développement des sciences. Les collections scientifiques de l'Université Laval participent à cet esprit de la modernité qui marque le milieu du XIX^e siècle.

²³ Jean Hamelin, *Histoire de l'Université Laval. Les péripéties d'une idée*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 35.

Dès leur création, les musées universitaires s'adressent avant tout aux professeurs et aux étudiants de l'Université. Peu à peu, ils s'ouvrent à un plus large public qui en profite somme toute rarement. En revanche, ces collections acquièrent rapidement une notoriété indéniable auprès de la société québécoise.

Une certaine vision de l'ethnologie

Bien que l'essentiel des ressources de l'Université soient alors consacrées aux collections scientifiques, l'institution développe peu à peu des collections ethnographiques. Depuis la création du Séminaire de Québec en 1663, les prêtres et professeurs du Séminaire voyagent et rapportent des objets et des œuvres de leurs séjours à l'étranger. Ces voyages et ces échanges avec les grands musées américains et européens vont d'ailleurs se multiplier avec la création de l'Université.

Les autorités du Séminaire et de l'Université décident donc de rassembler les objets ethnographiques et de les offrir à la vue de tous par le biais du musée ethnologique. On mentionne pour la première fois ce musée dans l'annuaire de l'Université en 1866-1867. La collection, alors constituée d'antiquités canadiennes et européennes de toutes sortes, prend forme autour de celle du musée ethnologique, consacré principalement aux cultures amérindiennes nord-américaines. En 1895, le musée se subdivise en trois secteurs : le Musée amérindien (que l'on désigne aussi sous le nom de « Musée huron »), le Musée chinois et le Musée japonais, ainsi qu'un musée composé d'objets qui n'appartiennent à aucun des deux regroupements précédents. Dans cette troisième section, on retrouve les pièces égyptiennes ramenées par Mgr Bégin en 1868, une collection africaine, des objets militaires, des objets inuits donnés par le capitaine Bernier, ainsi qu'un nombre important d'objets religieux.

Émergence du réseau des musées au Québec

Si la plupart des grands musées français apparaissent à la fin du XVIII^e siècle, il faut attendre la décennie 1930 pour que soit inauguré le premier musée national au Québec. Pourtant, dès le milieu du XIX^e siècle, on voit apparaître différents projets ayant pour objectif de doter le Québec d'un musée national dans lequel les collections du Séminaire et de l'Université seraient présentées. Indépendante de l'État, l'Université refuse de confier son patrimoine au gouvernement du Québec. L'Assemblée législative vote finalement un projet de loi en 1922 pour créer le Musée de la Province de Québec. Ce n'est qu'en 1933 que le premier musée d'État ouvre finalement ses portes. Ces liens entre le Musée de la Province de Québec et l'Université Laval influencent le type de collectionnement de la nouvelle institution publique. Les conservateurs

développent des collections sur le modèle de l'Université Laval. C'est pourquoi on y retrouve une collection de peintures, un cabinet de numismatique, une galerie de spécimens naturalisés et une collection de *choses canadiennes*.

En réaction à l'ouverture du premier musée national construit sur les Plaines d'Abraham, là où s'est déroulée la bataille décisive entre l'armée française et l'armée britannique en 1759, l'Université Laval publie un nouveau catalogue de ses musées en 1933. Ce geste n'est pas le fruit du hasard. Pour l'Université Laval, ce catalogue permet de souligner que le véritable patrimoine national se trouve dans les musées de l'Université Laval.

Au cours des années 1930, on assiste également à l'apparition de nombreux musées privés dont le Musée d'art chinois à Québec (1930), le Jardin botanique de Montréal (1931), le Jardin zoologique de Québec (1932), le Musée des Ursulines de Québec (1932), le Musée du terroir de Sorel (1933), le Musée du fort Lennox (1933), le Musée catholique canadien de Montréal (1934) qui deviendra le Musée de cire de Montréal, le Musée de l'église Notre-Dame de Montréal (1937), le Musée Sir Wilfrid Laurier à Saint-Lin (1938), le Musée commémoratif à Carillon (1938). À cette liste, s'ajoute la multiplication des collections de sciences naturelles dans les collèges, écoles, couvents, académies, jувénats, scolasticats et pensionnats de la province. Il devient indéniable que l'apparition soudaine de ces musées au cours de cette décennie marquée par la crise économique correspond à la prise de conscience d'un patrimoine national. Malgré la crise économique qui frappe durement l'Amérique du Nord, la décennie des années 1930 marque le développement d'un réseau de musées. Cet intérêt soudain pour les musées et les collections correspond à une prise de conscience que les Canadiens français possèdent un patrimoine collectif. L'intérêt pour le patrimoine s'était d'abord manifesté sous le gouvernement libéral de Taschereau qui a créé les Archives et le Musée de la Province au début des années 1920. Cet intérêt croît avec la montée de la vague nationaliste qui va prendre son élan avec le gouvernement de Maurice Duplessis et de l'Union Nationale dans un premier temps de 1936 à 1939 et de 1944 à 1959 et qui va trouver son aboutissement au début des années 1960 avec le gouvernement libéral de Jean Lesage qui va mettre en place la « révolution tranquille ».

Les effets de l'année 1937 au Québec

En 1937, l'Université Laval donne une suite au premier Congrès de la langue française qui accueillait à Québec en 1912 des milliers de congressistes. Il faut se rappeler l'impact majeur de cet événement dans l'histoire de l'Université et du nationalisme au Canada français. Une fois de plus, la rencontre se déroule à l'Université Laval sur le site historique du Séminaire

de Québec. Ce deuxième congrès, qui réunit des francophones provenant de l'Acadie, de l'Ouest canadien, de la Nouvelle-Angleterre et de la Louisiane, s'articule autour du thème suivant : « L'esprit français au Canada, dans notre langue, dans nos lois, dans nos mœurs ». Ce rassemblement patriotique fait une large place aux questions identitaires. On s'y préoccupe notamment de l'esprit français dans ses manifestations, à travers la langue parlée, la langue écrite et les arts. On semble particulièrement préoccupé par l'impact des nouvelles communications. La radio apparaît notamment comme l'instrument le plus dangereux et le plus utile, pour le développement de la langue française.

L'abbé Lionel Groulx²⁴, qui s'impose alors comme le grand historien national depuis François-Xavier Garneau²⁵, peut être considéré comme la figure marquante de ce congrès. Il y aborde notamment le thème de « l'histoire, gardienne des traditions vivantes ». C'est dans ce cadre qu'il lance sa phrase qui le rendra célèbre « Notre état français, nous l'aurons ».

Tout comme en 1912, le Congrès est l'occasion de formuler des recommandations qui ont pour principal objectif l'amélioration de la langue française. On y souhaite, par exemple, la création d'un Office de la langue française qui veillerait à la surveillance de la qualité du français dans l'affichage. Enfin, les congressistes demandent que l'on reconnaisse les droits des minorités françaises au Canada. Cette prise de conscience donne lieu à la création d'un Comité de la survivance française.

Cet intérêt pour la survivance conduit le gouvernement du Québec et plus particulièrement Esdras Minville, conseiller technique du ministère des Affaires municipales, de l'industrie et du commerce, à mettre en place en 1937 une « équipe de chercheurs chargée de parcourir le Québec pour en documenter les richesses culturelles et industrielles »²⁶. C'est au directeur de l'École du meuble, Jean-Marie Gauvreau (1935-1957) que le gouvernement confie ce mandat. De retour d'un séjour à l'École Boulle des arts appliqués aux industries du mobilier à Paris, Gauvreau valorise l'artisanat et les arts populaires. Il soutient d'ailleurs que l'artisanat pourrait contribuer à atténuer les effets de la crise économique au Québec. Avec ses collaborateurs, Gauvreau réalise de vastes enquêtes ethnographiques à la manière des folkloristes du Musée des ATP de Paris. Comme le souligne Bernard Genest dans sa synthèse sur les savoirs artisanaux au Québec :

24. On ne doit pas oublier que c'est à Lionel Groulx que l'on doit la reconnaissance de l'histoire comme discipline universitaire au Québec. Il est également le fondateur de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

25. François-Xavier Garneau (1809-1866). Il publie *Histoire du Canada*, de 1845 à 1848, qui pendant plus d'un siècle servira de référence aux francophones du pays.

26. Bernard Genest, « La Tradition orale et les savoirs artisanaux », *Traité de la culture*, Québec, les éditions de l'IQRC, 2002, p. 50.

Au cours de ses déplacements, Gauvreau et son équipe rencontrent des artistes, des artisans, des ouvrières et des menuisiers, les membres des cercles de fermières, tous les hôteliers, les propriétaires de comptoirs d'artisanat, les « patenteux », les débrouillards, etc. Ils accumulent ainsi une documentation importante.²⁷

Jean-Marie Gauvreau dirige l'inventaire des ressources naturelles et industrielles de 1937 à 1944. En 1940, il publie un ouvrage sur les artisans du Québec²⁸. Cette publication, qui connaîtra une large diffusion, trouvera peu d'échos au sein du premier programme de folklore de l'Université Laval. Il faudra attendre la décennie 1970 pour que les folkloristes québécois s'intéressent à nouveau à l'étude de la culture matérielle. Cependant, la redécouverte de ce fonds d'archives devrait permettre de mieux comprendre les liens qui existaient au cours de cette période entre les folkloristes français et québécois.

Barbeau et la naissance de l'ethnologie du Canada français

À l'occasion du Deuxième Congrès de la langue française, Marius Barbeau, considéré comme le premier ethnologue québécois professionnel, rédige un ouvrage marquant intitulé *Québec où survit l'ancienne France*, lequel s'inscrit dans le mouvement de valorisation de la survivance française en Amérique du Nord. Pour atteindre un auditoire plus large, Barbeau fait publier l'ouvrage en français et en anglais. La publication repose sur des travaux de recherche qu'il mène alors au Musée national de l'Homme à Ottawa (1911 à 1948). Dans ce livre, qui ressemble à un catalogue d'exposition, Barbeau relève ce qu'il considère être les signes visibles de la culture française dans la région de Québec. À la dernière page, l'auteur résume son propos dans les termes suivants : « Québec glisse à la dérive loin des rivages où ses fondateurs l'avaient établi, et son sort le laisse indifférent. L'isolement ne peut plus le protéger, et sa culture ancestrale devient lettre-morte. Le " melting-pot " américain, qui produit la fusion de races, mijote depuis longtemps sur les rives jadis fleurdelisées du Saint-Laurent²⁹ ». Si la question de la survivance est au cœur de cet ouvrage, Barbeau tente de démontrer que les coutumes et les pratiques artistiques traditionnelles, héritées de l'ancienne France, ont notamment permis à la culture française de se développer.

27. *Ibid.*, p. 51.

28. Jean-Marie Gauvreau, *Artisans du Québec*, Trois-Rivières - Montréal, Éditions du Bien Public - Éditions Beauchemin, 1940, 224 p.

29. Marius Barbeau, *Québec où survit l'ancienne France*, Québec, la Librairie Garneau limitée, 1937, p. 174.

Barbeau identifie trois types de traditions³⁰ : la tradition intellectuelle, religieuse et littéraire, la tradition des arts et des métiers, et la tradition orale. Ces trois rameaux, dont parle Barbeau, correspondent en quelque sorte à la culture savante, à la culture matérielle et à la culture populaire de tradition française. C'est sur ces bases que Barbeau structure son ouvrage. En somme il travaille dans le même esprit que les ethnologues français qui préparent le premier Musée des arts et traditions populaires. On doit rappeler ici que Barbeau a côtoyé les ethnologues français alors qu'il étudiait à Paris de 1907 à 1910. Ami de Marcel Mauss, il connaît bien les travaux de Varagnac et de Van Gennep qui alimentent le mouvement du « renouveau folklorique » en France. Enfin, Barbeau, qui œuvre au Musée national du Canada, n'est pas sans savoir que le gouvernement français s'apprête à créer un Musée national des arts et traditions populaires.

Luc Lacourcière et le musée imaginaire des Archives de folklore

Bien que Barbeau se soit distingué lors du Deuxième congrès de la langue française, Luc Lacourcière va jouer un rôle capital pour l'avenir même si pour l'instant il demeure dans l'ombre. Comme le note Jean Du Berger, c'est à ce moment qu'entre en jeu celui qui deviendra le fondateur des Archives de folklore :

Luc Lacourcière, à qui M^{re} Camille Roy avait demandé de préparer l'édition du Compte-rendu et des Mémoires (du 2^e Congrès de la langue française), en tira « une vue assez réaliste de la situation du français au Canada, des enjeux, des progrès et reculs en divers domaines », car on y avait traité de tout, des lois, des mœurs, de l'enseignement, des arts et de la littérature.³¹

Ce projet des Archives de folklore qui s'enracine lors du Congrès de 1937 prend forme quelques années plus tard. En 1940, Luc Lacourcière offre cinq cours sur le folklore canadien-français et la chanson populaire. Au contact de Barbeau, Lacourcière découvre le folklore et les techniques scientifiques de l'ethnographie. Sur les conseils de Barbeau, il entreprend des recherches sur les plaintes tragiques médiévales. Ces travaux le conduisent dans les grandes bibliothèques américaines durant les années 1939-1940. Suivant ces initiatives et les recommandations du Deuxième Congrès de la langue française, l'Université Laval crée en 1944 la Chaire de folklore dont Lacourcière devient le professeur titulaire. Dès lors, l'Université réoriente ses activités de collectionnement vers les traditions populaires. On choisit

30. Voir Jocelyne Mathieu, « Les Recherches ethnologiques au Québec : à propos du concept de tradition », *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 38-48.

31. Jean Du Berger, « Folklore et ethnologie à l'Université Laval », *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 7.

alors de fermer la plupart des cabinets et des musées de l'Université. On abandonne l'acquisition d'objets des cultures étrangères pour se consacrer cette fois à la collecte des contes, des légendes, des chansons, des coutumes et des croyances populaires d'ici. Lacourcière, titulaire des Archives de Folklore, devient alors le maître d'œuvre de ce nouveau mémorial du patrimoine immatériel.

Lorsqu'on examine attentivement les ouvrages cités par Lacourcière et ses collaborateurs dont Conrad Laforte et Jean Du Berger, on constate qu'ils lisent et s'inspirent des ouvrages et des travaux de Rivière, de Van Gennep³², de Varagnac et des folkloristes du Musée des arts et traditions populaires de Paris. Même si Lacourcière ne l'exprime pas ouvertement, le projet des Archives de folklore correspond largement au projet scientifique de Rivière et du Musée des АТР.

On peut facilement croire que la Deuxième Guerre entrave momentanément les liens entre les folkloristes de l'Université Laval et les ethnologues français. Cependant, Barbeau qui a étudié l'anthropologie en Angleterre et à Paris auprès de Marcel Mauss permet d'établir ce pont. Il devient alors l'intermédiaire avec le réseau des ethnologues européens. Cependant, Barbeau arrivera mal à convaincre Lacourcière et les autorités de l'Université Laval que l'étude du folklore doit se faire sur deux fronts : les traditions orales et l'étude des objets de la vie quotidienne. Lacourcière et l'écrivain Félix-Antoine Savard choisissent alors d'opter pour le patrimoine immatériel. Ils laissent au Musée de la Province³³ le soin de collectionner et de mettre en valeur les objets de la culture matérielle. Il faudra attendre les années 1960 et 1970 pour que les ethnologues amorcent une investigation significative dans le champ de la culture matérielle et de la civilisation traditionnelle³⁴.

L'ethnographie et le Musée de la Province

Le Deuxième Congrès de la langue française a également des répercussions au Musée de la Province, dont les collections sont composées de divers objets témoins de l'histoire du Québec. Ainsi, à l'hiver 1942-1943, le Musée présente l'exposition *Le Vieux Québec*, laquelle met au jour la collection de William H. Coverdale. Comme l'avait fait Barbeau avec son livre *Québec où survit l'ancienne France*, le Musée expose aux visiteurs les objets qui témoignent de la culture populaire des Québécois. Comme l'écrit Mario Béland, conservateur au Musée national des beaux-arts du Québec :

32. Arnold Van Gennep (1873-1957). On lui doit une œuvre monumentale inachevée : *Le Manuel de folklore français contemporain* dont le dernier tome paraît en 1937.

33. Aujourd'hui le Musée national des beaux-arts du Québec.

34. Voir l'œuvre de Robert-Lionel Séguin, de Jean-Claude Dupont et de Jean Simard.

L'événement met en valeur deux volets de la fameuse collection Coverdale : d'une part, un ensemble de 267 gravures, aquarelles, peintures, cartes et plans de Québec et de ses environs déposés au Manoir Richelieu et, d'autre part, un ensemble de meubles anciens du Canada français provenant de l'Hôtel Tadoussac. Cette collection unique de « Canadiana » connaît, en raison de son contenu original, un franc succès dans la capitale.³⁵

Pour l'occasion, le musée publie un catalogue qui décrit les 267 œuvres et objets présentés dans l'exposition. Pour la première fois, des objets ethnographiques sont reconnus dans le musée national du Québec³⁶. C'est peut-être ce qui incite Luc Lacourcière à laisser l'étude de la culture matérielle au musée, préférant se consacrer à l'étude du folklore et de la culture traditionnelle.

Dès lors, le Musée de la Province occupera le champ d'étude de la culture matérielle. L'historien de l'art, Gérard Morisset³⁷, formé à l'École du Louvre, entreprend en 1937 l'inventaire des œuvres d'art du Québec. Gérard Morisset désire connaître et sauvegarder l'ensemble du patrimoine artistique québécois. À cet égard, on constate que Morisset s'inscrit dans l'esprit de son époque. Il entreprend ses travaux la même année que le Deuxième Congrès de la langue française alors que Barbeau, dans le secteur des arts populaires, connaît une reconnaissance nationale. Cependant, Morisset étend le concept d'œuvres d'art aux œuvres artisanales et à l'art populaire³⁸.

Ce n'est qu'en 1953 qu'il se voit confier la direction du Musée de la Province. Morisset figure comme le premier véritable historien de l'art du Québec. Bien qu'il « s'intéresse peu aux sciences naturelles [, s]on objectif consiste à créer un musée voué essentiellement à la conservation et à la promotion de l'art québécois, depuis ses origines et dans toutes ses formes d'expressions³⁹ ».

Au début des années 1950, le Musée du Québec engage un jeune historien qui deviendra le premier historien et ethnologue de la culture matérielle au Québec. Robert-Lionel Séguin se consacre à l'étude de la civilisation traditionnelle. Il contribue aux premiers travaux scientifiques sur la culture

35. Mario Béland, *Le Musée du Québec. Les expositions des origines à 1990*, Québec, Musée du Québec, 1991, p. 25.

36. Cette collection sera finalement acquise par le ministre des Affaires culturelles du Québec en 1967 et confiée au Musée du Québec en 1970. La collection Coverdale deviendra notamment la collection phare de la nouvelle collection ethnographique du gouvernement du Québec. Cette collection sera finalement confiée en 1984 au futur Musée national de la civilisation.

37. Voir *À la découverte du patrimoine avec Gérard Morisset*, Exposition présentée au Musée du Québec du 4 février au 1^{er} mars 1981, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1981, 255 p.

38. Hamelin, Jean, *Le Musée du Québec. Histoire d'une institution*, Québec, Musée du Québec, 1991, p. 28.

39. *Ibid.*, p. 30.

matérielle au Musée de la Province et au Musée de l'Homme (Ottawa). Au début des années 1960, il entre en contact avec les ethnologues du Musée des arts et traditions populaires. Il devient le premier ethnologue de la culture matérielle à travailler étroitement avec les ethnologues du Musée des ATP. Cette collaboration se poursuivra tout au long de sa carrière. Il sera le premier Québécois à réaliser des expositions qui seront présentées au Musée des ATP à Paris⁴⁰.

La disparition des musées de l'Université

C'est dans le contexte d'effervescence de la fin des années 1930 que le Musée ethnologique de l'Université Laval et d'autres musées de la même institution disparaissent ou sont réaménagés sur le nouveau campus universitaire. On a souvent invoqué le fait que les musées et les collections étaient devenus obsolètes et que l'Université manquait cruellement d'espace pour expliquer la disparition de ses musées. Comment expliquer que l'Université conserve la galerie de peintures européennes ? La dissolution des musées de l'Université s'explique plutôt par le fait que le Musée de la Province les déclassa rapidement en réalisant de grandes expositions qui atteignent un large public.

À première vue, il semble paradoxal que le Musée ethnologique soit démantelé alors que l'Université s'engage dans un nouveau programme de folklore centré sur la culture populaire des francophones en Amérique du Nord. Il est fort probable que la nouvelle orientation que se donne l'Université s'inscrit en rupture avec le type de message que véhicule le Musée ethnologique. Cette collection formée de bric et de broc pose en réalité un regard limité sur d'autres cultures. On y voit des objets habituellement destinés aux musées d'anthropologie. Or, le Deuxième Congrès de la langue française vient appuyer l'intérêt et la nécessité d'étudier la culture populaire des francophones en Amérique du Nord. Si, pendant près d'un siècle, l'Université collectionne des objets qui témoignent de la culture des « autres », à compter de 1944, on se tourne cette fois vers la culture populaire des Canadiens français et l'on entreprend de collectionner les témoignages oraux de la culture d'expression française en Amérique du Nord. Avant cette période, il ne serait venu à l'idée de personne de collectionner des objets de la vie quotidienne au Québec. Nous sommes en face d'une préoccupation nouvelle. La vaste campagne de collecte lancée par Luc Lacourcière et par le romancier Félix-Antoine Savard va permettre aux Archives de folklore de recueillir des milliers de documents de tradition orale, constituant ainsi un des fonds d'archives orales les plus significatifs en Amérique du Nord.

40. Voir Yves Bergeron, « Robert-Lionel Séguin (1920-1982) : une triple trajectoire », dans *Ethnologies*, ACEF, vol. 26, n° 2, 2004, p. 107-138.

Dès le moment où le folklore s'affirme comme une nouvelle discipline, les objets conservés dans l'ancien musée ethnologique perdent leur intérêt. Cet attrait accru de l'Université pour la culture populaire entre en contradiction avec la vision proposée par les objets exotiques du musée ethnologique. Ce rapport entre culture savante et culture populaire s'exprime notamment à travers les musées de l'Université.

En fait, jusqu'au début des années 1940, les collections ethnologiques témoignent de cultures étrangères à la culture québécoise. Le seul regard que l'université porte sur la culture québécoise prend forme à travers les objets religieux. Ce qui est étonnant, c'est que l'Université abandonne ses collections anthropologiques en même temps que le nouveau programme de folklore s'intéresse activement à la culture populaire des francophones en Amérique du Nord, comme si on détournait le regard de « l'autre » pour « soi ». On assiste en quelque sorte au passage de l'intérêt de la culture de l'« autre » vers la culture populaire de « soi ». En somme, on observe un passage de la culture savante vers la culture populaire.

Pour mener à bien l'étude scientifique des traditions françaises d'Amérique dans leur état actuel, dans leurs créations et transformations, dans leurs rapports avec leurs sources européennes, Luc Lacourcière et ses collègues des Archives de folklore s'inspirent des travaux menés par les folkloristes et ethnologues français⁴¹.

L'intérêt nouveau pour le folklore et la multiplication des enquêtes ethnographiques au début des années 1940 doit être mis en perspective avec un certain nationalisme canadien-français. Ceux qui se sont penchés sur l'évolution du folklore, de l'ethnographie et de l'ethnologie au Québec relèvent des liens étroits entre ces disciplines et le mouvement nationaliste⁴². Le Québec entre en 1937 dans une vague d'affirmation identitaire où les valeurs traditionnelles vont dominer jusqu'au début des années 1960. Cette vague conservatrice, qui traverse le Québec et les communautés francophones au Canada et aux États-Unis, explique cet engouement soudain pour le folklore. Les musées québécois sont le reflet de cette nouvelle vague nationaliste. Alors que les folkloristes recueillent les traditions orales, les muséologues redécouvrent les objets représentatifs de la culture populaire. Si Marius Barbeau s'inscrit comme le précurseur de cette dynamique, il est bientôt suivi par l'historien de l'art Gérard Morisset, et les premiers

41. Voir Jean-Pierre Pichette, « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval (1936-1944). Autopsie d'une convergence », *Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 2, 2004, p. 11-29.

42. Paul Carpentier, « Coup d'œil sur les écoles de pensée en folklore québécois », *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière*, Montréal, Leméac, 1978, p. 153-163; Paul-Louis Martin, « L'Ethnographie au Québec : bilan critique d'une période (1970-1980) », *Questions de culture* n° 5, Québec, Iqrc, 1983, p. 149-182.

spécialistes de la culture matérielle comme Jean-Marie Gauvreau, Jean Palardy et Robert-Lionel Séguin.

Si l'identité canadienne-française est perceptible dans les traditions populaires, elle émerge également et de façon inattendue à travers les collections de l'Université. La grande collection de peintures européennes qui avait fait l'orgueil de l'Université est remise en question au début des années 1940. De jeunes historiens de l'art comme Gérard Morisset consacrent leurs recherches à l'art québécois. Morisset, qui devient conservateur au Musée de la province, accorde une valeur artistique et culturelle aux œuvres réalisées par les artistes québécois. Avec ses travaux, des œuvres jugées jusque-là mineures par la direction de l'Université, celles notamment d'Antoine Plamondon et de Théophile Hamel, qui servaient tout au plus à décorer les corridors et les salles de cours de l'Université, acquièrent une valeur au détriment des peintures européennes. En fait, il y a renversement des valeurs entre ces deux collections. La collection oubliée de peintures québécoises devient soudainement le véritable trésor de l'Université. Ce nouveau regard posé sur la culture québécoise renverse bientôt la dynamique et les œuvres d'art québécoises acquièrent cette fois un intérêt national.

Au début des années 1940, on constate que le patrimoine, qu'il soit matériel ou immatériel réfléchit à sa manière l'identité culturelle des Canadiens français. Les barrières jusque-là hermétiques entre culture savante et culture populaire se brisent et permettent une nouvelle lecture de l'histoire culturelle du Québec. Lacourcière lance son chantier de collecte du patrimoine immatériel alors que Gérard Morisset se consacre pour sa part à l'étude des arts décoratifs pour le Musée de la Province tandis que Jean-Marie Gauvreau achève son inventaire de l'artisanat.

Parallèles entre le Musée des ATP et le développement de l'ethnologie au Québec

Lorsqu'on examine attentivement le développement de l'ethnologie en France et au Québec, on y découvre des similitudes étonnantes. Après la Deuxième Guerre mondiale, Rivière abandonnera peu à peu l'emploi du terme folklore pour le remplacer par ethnographie et par ethnologie de la France. Au Québec, Lacourcière continuera à employer le terme folklore jusqu'à la révolution tranquille au milieu des années 1960. À l'Université Laval, on commence plutôt à parler d'ethnographie traditionnelle. Au cours des années 1970, l'Université change le nom du programme pour « Arts et traditions populaires ». Encore une fois, ce choix n'est pas le fruit du hasard. Il correspond à une nouvelle orientation qui intègre alors l'étude de la culture matérielle aux traditions orales. Ce virage arrive également au moment où le fondateur du programme, Luc Lacourcière, se retire peu à peu de la vie universitaire.

Derrière les changements et l'évolution que vivent l'ethnologie et les musées au cours de cette période, la question de l'identité nationale demeure fondamentale. Le musée n'est plus simplement un lieu de conservation d'objets, il devient un lieu d'affirmation d'une culture. Il n'apparaît pas surprenant, dans cette perspective, de constater que le Musée de la Province s'affirme, au début des années 1960, pour devenir le Musée du Québec. En 2002, le premier musée national se définit cette fois comme le Musée national des beaux-arts du Québec.

Le projet de créer un musée national d'ethnographie au Québec demande plus de vingt ans à se concrétiser. Le concepteur de ce projet, l'ethnologue Jean-Claude Dupont, transformera en 1967 le concept de Musée de l'Homme du Québec en Institut national de la civilisation⁴³. Après l'intervention de Georges Henri Rivière en 1978 qui dépose un rapport intitulé *Plaidoyer pour un musée d'histoire naturelle et humaine du Québec*⁴⁴, le ministère des Affaires culturelles du Québec optera finalement au début des années 1980 pour le projet du Musée de la civilisation.

L'apparition du folklore et de l'ethnologie à l'Université Laval produit un effet d'entraînement dans les musées québécois. Dès lors, l'Université choisit de se consacrer à la collecte et à l'étude de la culture de tradition orale, laissant aux musées le développement du champ de la culture matérielle pendant près de trente ans. Au début des années 1970, l'ethnologie réintègre l'étude de la culture matérielle. D'ailleurs, le programme d'arts et traditions populaires formera pendant près de vingt ans des ethnologues qui se spécialiseront en muséologie⁴⁵. Cependant, même s'il semble y avoir une dichotomie entre le patrimoine immatériel et le patrimoine matériel, ces deux univers participent de la même aventure intellectuelle qu'est la reconquête d'une mémoire collective qui trouve ses sources dans la tradition française.

Redécouverte de l'ethnologie française

Il faudra attendre le passage du folklore à l'ethnologie au début des années 1970 pour que les ethnologues réintègrent véritablement l'étude de la culture

43. Voir Roland Arpin et Yves Bergeron, « Jean-Claude Dupont : du Musée de l'Homme du Québec au projet d'Institut national de la civilisation », dans Jean-Pierre Pichette (dir.) avec la collaboration de Jocelyne Mathieu, Richard Dubé et Yves Bergeron, *Entre Beauce et Acadie. Facettes d'un parcours ethnologique. Études offertes au professeur Jean-Claude Dupont*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 407-421.

44. Cyril Simard en collaboration avec Andrée Lapointe et Cornelius Kirjan, *Patrimoine muséologique au Québec. Repères chronologiques*, Québec, Commission des biens culturels, 1992, p. 87.

45. Voir Yves Bergeron, « Sur la piste de l' "économuséologie" et de l'ethnologie », *Des métiers... de la tradition à la création. Anthologie en faveur d'un patrimoine qui gagne sa vie, tome 1*, Québec, Les éditions GID, 2003, p. 28-43 ; Yves Bergeron et Jean-Claude Dupont, « Contribution de l'ethnologie à la valorisation du patrimoine », *ibid.*, p. 144-152.

matérielle au sein du programme d'ethnologie. Robert-Lionel Séguin avait bien esquissé ce virage au début des années 1960, mais il reste en marge du programme d'ethnologie de l'Université Laval. L'arrivée de Jean-Claude Dupont et de Jean Simard annonce cette ouverture à la culture matérielle. Les ethnologues démontrent que les objets sont également porteurs de la mémoire collective au même titre que les traditions orales. En somme, on découvre que tradition orale et culture matérielle forment un tout cohérent et indissociable. S'amorcent alors de nouveaux liens entre le programme de l'Université Laval et le Musée national des arts et traditions populaires qui s'apprête enfin à ouvrir ses portes. Jean-Claude Dupont séjourne au Musée des ATP et incite certains étudiants diplômés à y effectuer des stages. Le gouvernement du Québec rétablit alors des liens avec Georges Henri Rivière que l'on invite comme consultant pour développer le réseau des musées au Québec. Les muséologues québécois redécouvrent alors la contribution de l'ethnologie française et plus particulièrement de Georges Henri Rivière à la nouvelle muséologie. Ce qu'on ne sait pas encore, c'est que cette nouvelle muséologie s'était déployée en France au début des années 1930. La guerre et la priorité accordée au patrimoine immatériel avaient contribué à creuser ce fossé entre le Québec et la France. La décennie 1970 annonce alors un formidable rattrapage au plan de la recherche sur la culture matérielle. Ce n'est qu'à ce moment que le programme d'ethnographie traditionnelle de l'Université Laval change de nom pour devenir le programme d'arts et traditions populaires. Encore une fois, il ne s'agit que d'une période de transition puisque les étudiants formés aux premier, deuxième et troisième cycles demandent bientôt que le programme change de nom. C'est aussi en 1975 que naît la Société québécoise d'ethnologie. Quelques années plus tard, l'Université baptise une dernière fois son programme pour en faire le programme d'« Ethnologie du Québec »⁴⁶.

Que reste-t-il de la mémoire historique ?

Comme nous l'avons démontré, la création d'une université fait au début du XIX^e siècle l'objet d'un débat entre le clergé catholique et le clergé anglican. Les clercs comme les laïcs francophones voient dans ce projet le fer de lance d'une stratégie permettant de sauvegarder les institutions « façonnées par l'histoire, la foi, la langue et les mœurs ». Comme on peut le constater tout au long du XX^e siècle, ces quatre composantes constituent les principales préoccupations des nationalistes québécois. Il est par ailleurs intéressant de constater que c'est dans cette perspective que les fondateurs de l'Université

46. Voir Anne-Marie Desdouts et Laurier Turgeon (sous la direction de), *Ethnologues francophones de l'Amérique et d'ailleurs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1997, 355 p.

(1852) et de la Chaire des Archives de folklore (1944) définissent, à un siècle d'intervalle, leur mission respective. Dans les deux cas, l'enjeu relève à la fois de la culture et de la politique. Il en va de même avec le projet du Musée des ATP qui correspond au courant nationaliste qui traverse l'Europe entre les deux guerres mondiales.

Si le projet français du Musée des arts et traditions populaires est annoncé en 1937, il faudra attendre l'année 1972 pour assister à l'inauguration de la galerie d'étude et 1975 pour la galerie culturelle du nouveau Musée. Celui-ci représente alors l'aboutissement d'un projet annoncé en 1937. Il existe un parallèle semblable avec le projet québécois du Musée de la Province qui se réalise véritablement en 1988 alors que le ministère de la Culture inaugure le Musée de la civilisation qui a précisément pour objectif la mise en valeur des collections ethnographiques autrefois conservées au Musée de la Province.

Il aura fallu près de trente ans avant que l'œuvre de Georges Henri Rivière influence véritablement l'ethnologie québécoise. Pourtant, les trajectoires de la France et du Québec présentent des similitudes significatives. Dans les deux cas, l'ethnologie a été largement influencée par la vague nationaliste. Au Québec, la recherche de l'identité des francophones en Amérique du Nord s'est amorcée dans un premier temps à travers le patrimoine immatériel. Ce passage obligé a conduit les ethnologues à redécouvrir le patrimoine matériel à partir des années 1970. Depuis la décennie 1990, l'étude de l'ethnologie au Québec ne trace plus de frontières entre patrimoine matériel et immatériel. Cette transition correspond à la période où on assiste à l'émergence de la muséologie québécoise sur la scène internationale. À la suite de la création du Musée de la civilisation et du succès exceptionnel qu'il connaît, la muséologie québécoise se distingue en créant un nouveau type de musée : le musée de société⁴⁷. Quand on examine attentivement les valeurs qui sous-tendent le concept du Musée de la civilisation, on y retrouve notamment les principes de la nouvelle muséologie (le musée devient un acteur social, avec prédominance de la diffusion et de l'éducation muséale, et intérêt pour la culture vivante et le patrimoine immatériel) mis de l'avant par Georges Henri Rivière dans les années 1930. En somme, il aura fallu près de cinquante ans avant que l'œuvre de Rivière ne se répercute véritablement au Québec. L'ethnologie québécoise ne peut être dissociée des événements qui se mettent en place en 1937. C'est pourquoi on ne peut comprendre la trajectoire de l'ethnologie québécoise en dehors des mouvements politiques qui traversent l'Europe et le Canada. Le nationalisme canadien-français est étroitement lié à la naissance de l'ethnologie au Québec tout comme le Front National a

47. Voir Roland Arpin, *Le Musée de la civilisation. Concept et pratiques*, Québec, Musée de la civilisation/éditions Multimondes, 1993, 166 p.

permis l'émergence du folklore français au milieu des années 1930. Le numéro spécial de la revue *Ethnologies* consacré à l'histoire de l'ethnologie au Québec gagnerait à être relu en tenant compte des influences politiques et idéologiques qui apparaissent en toile de fond. N'est-il pas essentiel de comprendre les enjeux politiques et idéologiques qui façonnent des disciplines ?

Par ailleurs, la muséologie québécoise doit grandement à la pensée de Rivière. Depuis le début des années 1990, elle inspire maintenant les muséologues français et européens. Il semble que la boucle est bouclée. Cependant, pour bien comprendre la situation actuelle des musées québécois, il fallait bien remonter dans le temps pour mieux saisir l'impact des événements qui s'amorcent au cours de la décennie des années 1930. Ce parcours à travers l'histoire de l'ethnologie et de la muséologie montre bien que les disciplines ne se développent pas en vase clos, mais qu'elles participent de mouvements internationaux.

Quand Michel Colardelle inaugurerait le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, il faudra peut-être réfléchir cette fois à l'impact qu'a eu le Musée de la civilisation sur la muséologie française au cours du Congrès international d'ICOM à Québec en 1992.